ESSAI

N° 286.

SUR

L'INFLAMMATION NON VIRULENTE

DE LA MEMBRANE MUQUEUSE DES ORGANES DE LA GÉNÉRATION CHEZ LES PETITES FILLES;

THÈSE

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 26 août 1833, pour obtenir le grade de Docteur en médecine;

PAR PIERRE-MARIE-AUGUSTE TOUPIÉ, de Précy,

Département de l'Oise;

Bachelier ès-sciences; ancien Élève des hôpitaux civils de la ville de Paris.

Scripsi quod vidi.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n°. 13.

1833.

FACULTE DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. ORFILA, Doyen.	MM.
Anatomie	CRUVEILHIER.
Physiologie	BÉRARD.
Chimie médicale	ORFILA.
Physique médicale	PELLETAN, Examinateur.
Histoire naturelle médicale	RICHARD, Examinateur.
Pharmacologie	DEYEUX, Suppléant.
Hygiène	DES GENETTES.
Pathologie chirurgicale	MARJOLIN. / .....
Pathologie médicale	DUMÉRIL. / ANDRAL, Président.
Pathologie et thérapeutique médicales	BROUSSAIS.
Opérations et appareils	RICHERAND.
Thérapeutique et matière médicale	ALIBERT, Examinateur.
Médecine légale	ADELON.
Accouchemens, maladies des femmes en couches et des enfans nouveau-nés	MOREAU.
Clinique médicale	FOUQUIER. / BOUILLAUD. / CHOMEL. / ROSTAN.
Clinique chirurgicale	BOYER. / JULES CLOQUET. / DUPUYTREN. / ROUX.
Clinique d'accouchemens	.....

Professeurs honoraires.

MM. DE JUSSIEU, LALLEMENT, DUBOIS.

Agrégés en exercice.

MM.	MM.
Bayle.	Hatin.
Bérard (Auguste), Suppléant.	Hourmann.
Blandin.	Jobert.
Boyer (Philippe).	Laugier.
Briquet.	Lesueur.
Brongniart.	Martin-Solon.
Broussais (Casimir).	Piorry, Examinateur.
Cottereau.	Requin, Examinateur.
Dalmas.	Sanson (aîné).
Dubled.	Sanson (Alphonse).
Guérard.	Royer-Collard.
	Trousseau.

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

AU MEILLEUR DES PÈRES.

Gage de la plus vive reconnaissance pour tous les sacrifices qu'il n'a cessé de faire pour mon instruction.

AUX MANES

DU DOCTEUR TARTRA,

Mon Ami, mon Bienfaiteur et mon Oncle.

P.-M.-A. TOUPIÉ.

AU MEILLEUR DES PÈRES.

Gage de la plus vive reconnaissance pour tous les sacrifices qu'il
n'a cessé de faire pour mon instruction.

AUX MANES

DU POÈTEUR TARTRA.

Mon Ami, mon Bienfaiteur et mon Oncle.

P.-M.-A. TOUPIN

AVANT-PROPOS.

Ayant eu l'occasion, dans la pratique, de rencontrer un certain nombre de cas de la maladie qui fait le sujet de cette dissertation, et n'ayant point trouvé, dans les ouvrages de médecine, d'article qui en traitât spécialement, j'ai cru devoir rassembler quelques observations qui m'étaient personnelles, et recueillir la plupart des faits épars publiés dans quelques ouvrages. Mon seul et unique but a été d'appeler l'attention des jeunes praticiens sur cette affection que l'on trouve assez fréquemment dans les grandes villes, et d'en donner un léger aperçu, laissant à d'autres plus habiles, et plus expérimentés, le soin de reprendre ce travail et de le poursuivre.

ESSAI

SUR

L'INFLAMMATION NON VIRULENTE

DE LA MEMBRANE MUQUEUSE DES ORGANES DE LA GÉNÉRATION CHEZ LES PETITES FILLES.

La membrane muqueuse génito-urinaire, chez les petites filles, comme toutes les membranes muqueuses, est susceptible de s'enflammer. Tantôt cette inflammation se développe sous l'influence de causes qui agissent directement sur l'organe affecté ; tantôt elle paraît être le résultat de causes qui ont agi insensiblement et d'une manière permanente sur la constitution individuelle depuis la naissance. D'autres fois, c'est dans les sympathies ou rapports manifestes qui existent entre la membrane muqueuse et la peau, si souvent affectée chez les enfans, qu'il faut chercher les causes prochaines de la maladie qui nous occupe. Ainsi, dans plusieurs circonstances, l'un de

ces organes supplée à l'autre; d'un côté, nous voyons souvent la suppression de la sueur être la cause ordinaire des catarrhes, et, d'un autre côté, la cessation des sécrétions muqueuses par une cause quelconque, rendre la peau sèche et non perspirable. Quelquefois cette inflammation paraît survenir à la suite d'une suppression brusque d'un écoulement quelconque, ou d'une autre inflammation qui a son siége sur une partie éloignée ; rarement elle paraît être déterminée par l'ingestion de certaines substances. Enfin elle est souvent le produit d'un virus spécial qui l'a fait développer : celle-ci n'entrant point directement dans mon sujet, je m'abstiendrai d'en parler.

Cela posé, nous reconnaîtrons six espèces d'inflammations, chacune recevant leur nom de la cause qui les a fait naître ou des causes qui ont donné lieu à leur développement. Nous rapportons donc à six chefs l'inflammation qui nous occupe.

1°. L'idiopathique est sans contredit la plus commune, et celle que l'on rencontre le plus fréquemment. Les causes qui produisent cette espèce agissent directement sur l'organe affecté ; elles sont nombreuses : ainsi la progression, la danse, le saut, la malpropreté, le séjour de linges trempés sur les parties génitales, la masturbation, les tentatives de viol, le viol, sont les causes qui donnent souvent lieu à cette maladie. Les tentatives de viol, sans que le viol ait été consommé, à cause de la disproportion du membre viril et de la vulve, produisent un écoulement pris trop souvent pour un écoulement vénérien, par les parens de la jeune victime, et quelquefois par des médecins consultés par des magistrats pour constater la nature de la maladie. Loin d'éclairer les juges des tribunaux, les médecins qui ont fait un rapport favorable à la contagion les mettront dans le plus grand embarras, si l'accusé du viol a fait constater qu'il était sain. Il est donc de la plus haute importance pour les experts qui sont appelés en justice de ne point se hâter de déclarer que l'enfant est affecté d'un écoulement vénérien. En pareille occurrence, leur devoir est de bien examiner l'état des parties, de signaler les lé-

sions qu'ils observent, et de n'exprimer leur opinion sur leur nature qu'avec beaucoup de circonspection, et même de s'abstenir de prononcer dans les cas douteux.

Symptômes.

Cette phlegmasie attaque indistinctement tous les enfans, mais surtout ceux d'un tempérament sanguin; elle présente pour caractères : la rougeur de la vulve, la chaleur, la cuisson que les petites filles éprouvent en urinant ou lorsqu'elles veulent se livrer à la progression. L'humeur blanchâtre qui baigne les nymphes et les grandes lèvres indique assez que la vulve est le siége principal de l'affection, qui revêt toujours la forme aiguë. On remarque quelquefois du gonflement dans les parties externes de la génération; cette affection est de courte durée, et se dissipe très-promptement lorsqu'elle n'est pas occasionée et entretenue par l'onanisme. Ainsi des boissons adoucissantes, quelques bains locaux et généraux, le repos et les soins de propreté, suffisent pour la faire disparaître en peu de jours.

I^re^. OBSERVATION.

Madame *** me fit appeler pour voir sa fille, âgée de huit ans, aux chairs fermes, au teint rosé et vermeil, enfin d'une bonne constitution, qui se plaignait de ressentir des douleurs vives en urinant. Elle me dit, tout effrayée, qu'elle avait remarqué plusieurs taches jaunâtres sur son linge, provenant d'une humeur qui sortait des parties génitales; que sa fille, ayant toujours joui de la plus belle santé, elle ne pouvait concevoir le malheur qui lui était arrivé. Je m'empressai de la rassurer, en lui annonçant que l'on voyait quelquefois de semblables maladies se développer aux parties génitales chez les enfans. Après plusieurs questions que je lui adressai, elle m'apprit que sa fille s'était beaucoup fatiguée depuis plusieurs jours, et surtout la veille, en sautant à la corde. Cette dernière circonstance, jointe à l'examen attentif des parties externes de la génération, que je trouvai seulement enflammées,

me donna l'explication toute simple de l'accident qu'éprouvait la jeune fille. Je conseillai de lui faire prendre tous les jours un bain tiède d'eau de son, d'une demi-heure ; de laver souvent dans la journée les parties génitales avec une décoction de racine de guimauve ; j'ajoutai à ces moyens le repos et un régime alimentaire adoucissant et légumineux. Au bout de quinze jours de traitement, la maladie, qui avait jeté en quelque sorte l'épouvante dans la famille, avait entièrement disparu.

La deuxième espèce, que nous trouvons encore assez communément, est l'espèce constitutionnelle. Elle paraît tenir à une disposition particulière de l'organisation, ou être le résultat de causes qui ont agi insensiblement et d'une manière permanente, sur la constitution individuelle depuis la naissance. Elle s'observe spécialement chez les enfans nés de parens faibles, qui vivent dans la misère, habitent des quartiers humides où le soleil ne pénètre presque jamais, des rues étroites, sales et remplies d'émanations fétides et affaiblissantes de tout le système de l'organisation. Parmi les enfans atteints de cette espèce d'inflammation, les uns ont tous les caractères extérieurs du tempérament scrophuleux, ou du moins de la constitution lympathique ; teint pâle et bouffi, nez épaté, lèvres épaisses, cheveux blonds, ventre gros et saillant ; d'autres présentent les signes d'une constitution détériorée par l'onanisme ou un mauvais régime, par l'usage de farineux, de mauvais alimens et de la diète lactée. Cette espèce devient toujours chronique, lors même qu'elle débute d'une manière aiguë. Le vagin et l'utérus semblent être principalement le siége de cette phlegmasie, qui rarement à son début est accompagnée de symptômes inflammatoires à la vulve. J'ai eu l'occasion de vérifier cette assertion, en faisant la nécropsie, avec feu le docteur *Tartra*, d'une petite fille scrophuleuse, atteinte de leucorrhée depuis sa naissance, et qui succomba à une gastro-entérite. Nous trouvâmes le vagin boursoufflé et enflammé, la matrice engorgée, plus volumineuse que de coutume, injectée ainsi que son col.

A cette espèce se rattache naturellement celle que les auteurs qui

ont écrit sur les flueurs blanches appellent héréditaire. Ainsi *Raulin*, *Haudwieg*, *Quelmatz*, *Rolfink*, *Werner* regardent, avec un grand nombre d'auteurs, les flueurs blanches des nouveau-nés comme héréditaires. *J. Gulbrand* a constamment remarqué que les filles de trois, quatre, six ans, prises de leucorrhée, étaient toujours nées de parens d'une faible constitution ou de mères leucorrhoïques. Le docteur *Mahon* pensait que les écoulemens qui survenaient peu de temps après la naissance, ou quelques années après, étaient héréditaires dans le premier cas; il les suspectait de syphilis dans le second. Les enfans du sexe féminin, dit le docteur *Denys* dans son ouvrage intitulé : *Recherches sur les maladies des enfans*, sont souvent affectés de maladies des organes génitaux et de leurs annexes. On remarque, dit-il, que les femmes tourmentées de leucorrhée mettent au monde des enfans sujets à la contracter, Le docteur *Lagneau*, dans un article du Dictionnaire des Sciences médicales, dit que la leucorrhée est quelquefois héréditaire. Tout ce qui a été écrit par les auteurs sur l'hérédité de la leucorrhée, serait bien établi et tout à fait sans réplique, si, dans leurs observations qui tendent à prouver cette hérédité, ils avaient démontré que les jeunes filles atteintes de l'inflammation dont je parle avaient été éloignées, depuis leur naissance, des causes prédisposantes ou avaient été hors des conditions propres à faire développer la maladie. J'avoue néanmoins que je ne vois aucune raison qui s'oppose à ce que cette maladie, comme plusieurs autres, ne soit héréditaire.

Voici des observations données par leurs auteurs, comme exemples de flueurs blanches héréditaires. Dès l'âge de six à sept mois, deux sœurs eurent des flueurs blanches quelque fois aussi abondantes que chez les femmes pubères. Chez l'aînée, à l'âge de huit à neuf ans, et chez la cadette à celui de six et demi, cet écoulement, tantôt modéré, tantôt très-abondant, éprouvait des interruptions très-courtes, et ne gardait aucune régularité dans son apparition. Ces deux enfans avaient une couleur assez vermeille et étaient sujettes à une maladie assez singulière. Il s'élevait quelquefois sur toute l'habitude extérieure du

corps des espèces d'hydatides de la grandeur d'une fève, qui se dissipaient en quelques minutes.

Leur mère était affectée depuis long-temps de flueurs blanches si abondantes, que le parquet de ses appartemens en était quelquefois arrosé, malgré ses linges. (*Ramel* fils, Journal de Médecine, vol. LXIV.)

Raulin parle d'une jeune dame qui avait eu des flueurs blanches peu de temps après son mariage. Ses deux filles, dont l'une avait huit ans et l'autre cinq, en avaient eu, l'aînée à deux ans, l'autre à sa première année. Cet écoulement était si abondant que les deux filles étaient obligées de changer de linges plusieurs fois par jour.

Le traitement de cette espèce de phlegmasie doit essentiellement avoir pour but d'améliorer la constitution détériorée et d'en favoriser le développement. Ce n'est qu'en éloignant dès le bas âge toutes les causes disposantes, et en changeant le tempérament des malades, qu'on peut espérer à la longue de les guérir.

La troisième espèce est la sympathique, qui est souvent occasionée par la dentition chez les petites filles. J'emprunte à M. le docteur *Rayer*, à qui j'offre ici mes remerciemens d'avoir bien voulu me communiquer ce qu'il a écrit à ce sujet; je lui emprunte, dis-je, une observation qui prouve que cette phlegmasie était du nombre de celles qui surviennent à l'époque de la dentition.

Une petite fille âgée de huit ans, douée d'une bonne constitution, née de parens sains, avait éprouvé plusieurs accidens lors de la première dentition; elle avait été atteinte, entre autres, de l'espèce d'inflammation connue sous le nom de croûtes laiteuses. Au bout de six à sept semaines, cette maladie, qui fut abandonnée à elle-même, disparut, sans que l'enfant eût visiblement souffert. Lors des premiers indices du travail de la deuxième dentition, cette petite fille se plaignit de douleurs dans le ventre; son appétit diminua; la diarrhée survint, dura quelques jours, se suspendit et se déclara de nouveau. La petite malade maigrissait, et n'en continuait pas moins de se livrer à

ses jeux et à d'autres occupations peu fatigantes. Ces renseignemens me furent donnés le 11 juillet 1820, époque à laquelle je fus consulté en grande partie pour une autre incommodité qui fatiguait beaucoup cette petite depuis sept à huit jours.

La mère me dit qu'elle avait remarqué sur les chemises de sa fille plusieurs taches considérables aux points correspondant aux organes de la génération. Cette circonstance ayant éveillé son attention, elle reconnut que l'enfant avait un écoulement blanchâtre par la vulve : cet organe était un peu enflammé et nullement excorié. Cependant la petite déclara qu'elle éprouvait des démangeaisons dans cette partie, et qu'en urinant elle ressentait une légère douleur. La mère était profondément affligée, ne sachant à quelle cause attribuer cet écoulement. Deux filles qu'elle avait eues antérieurement n'avaient point été atteintes de cette incommodité.

Je pensai que cet écoulement pouvait être mis au nombre de ceux qui se manifestent assez souvent à l'époque de la dentition, et que l'on doit attribuer à ce travail, lorsqu'on ne peut découvrir d'autres causes qui les aient produits. D'après mes conseils, cet enfant prit tous les trois jours un bain tiède de vingt minutes. On fit plusieurs fois dans les 24 heures des ablutions d'eau de guimauve sur les parties génitales; quelques petites tasses d'eau gommée, aromatisée avec trois ou quatre gouttes d'eau de fleurs d'oranger; de l'eau rougie, de l'eau panée, des fécules, des bouillons et des potages au riz, des œufs frais, etc., formaient la base du régime et du traitement, qui furent suivis pendant quinze jours sans interruption. Les coliques et le dévoiement avaient cessé le quatorzième jour; l'écoulement était moins abondant, et l'émission des urines se faisait sans la plus légère douleur : la santé générale de l'enfant était passable. Je conseillai de suivre le même régime, et de remplacer les lotions émollientes par les suivantes : infusion de sureau huit onces, acétate de plomb deux gros.

Douze jours après, l'écoulement n'existait plus; le dévoiement s'est plusieurs fois reproduit, et a toujours été modéré par l'emploi des

boissons mucilagineuses. Cette petite fille, après deux mois de souffrance, reprit les belles couleurs et l'embonpoint qu'elle avait perdus.

II^e. OBSERVATION.

Un petit garçon d'environ deux ans ne pouvait uriner sans difficulté et sans douleurs; une matière puriforme sortait du canal de l'urètre. Je pensai que cet enfant était probablement atteint du virus vénérien, et mes soupçons tombèrent naturellement sur la nourrice. Les accidens se calmaient quelquefois, disparaissaient entièrement et reparaissaient ensuite : on observa enfin qu'ils ne se reproduisaient que lors de l'éruption d'une nouvelle dent. Cela advint plusieurs fois d'une manière si constante et si régulière qu'il ne fut plus permis de douter que l'écoulement ne dût être attribué à cette cause. (Traduit de *John Hunter.*)

John Hunter a remarqué que les jeunes filles chez qui la dentition est difficile, sont prises souvent de flueurs blanches.

P. N. Zimmermann regarde les spasmes intestinaux, les vers, surtout les ascarides, comme une cause assez commune de leucorrhée.

Le docteur *Swédiaur* (*Traité complet des maladies vénériennes*) dit qu'il a vu des enfans des deux sexes atteints, pendant le travail de la dentition, par les parties génitales, d'un écoulement de matière puriforme en tout semblable à une soi-disant gonorrhée.

Le docteur *Cullerier* pense également que le travail de la dentition peut produire la blennorrhagie (Dictionnaire des Sciences médicales, tome III).

Cette espèce de phlegmasie ne peut pas être plus révoquée en doute que les inflammations qui surviennent au moment du travail de la dentition, et qui cessent dès que les dents se sont manifestées au

dehors. Ainsi on voit beaucoup d'enfans chez lesquels l'éruption des dents est toujours précédée ou accompagnée de vomissemens, de flux diarrhéique, d'ophthalmies, de catarrhes pulmonaires, et d'autres accidens qui disparaissent avec l'irritation dentaire.

Cette maladie est quelquefois due à une éruption de la peau, à une entérite ou à une gastrite chronique. J'ai donné des soins à une petite fille âgée de cinq ans, qui, atteinte de rougeole, a été prise de l'écoulement dont je parle, que j'attribuai à l'éruption cutanée, et que je m'expliquai suffisamment par les rapports intimes qui existent entre les tégumens externes et la membrane muqueuse génito-urinaire. Les caractères propres à cette espèce de leucorrhée sont un écoulement d'une humeur blanchâtre, puriforme, coïncidant avec une irritation de la peau ou de la muqueuse gastro-intestinale, ou enfin se développant à l'époque de la première ou deuxième dentition. Le traitement qu'on lui oppose est subordonné à la maladie primitive qui lui a donné naissance.

La métastatique, quatrième espèce, est celle qui survient après la disparition subite d'une autre phlegmasie, et sans le concours d'aucune autre circonstance, ou qui apparaît encore lors de la suppression brusque d'un écoulement de quelque partie, ou d'une éruption, etc. On la voit se développer à la fin des phlegmasies aiguës des viscères du bas-ventre, ainsi qu'au déclin de quelques petites-véroles, ou de la rougeole, et faire perdre presque aussitôt aux accidens de leur gravité, et les dissiper enfin complètement. Cette dernière manière de l'envisager l'a fait désigner sous le nom de *critique* par quelques auteurs, qui en ont fait une classe à part.

III^e^. OBSERVATION.

(*Scharschmidt*, cité par *Truka*.) Une jeune fille de quatre à cinq ans, après la suppression d'un coryza très-violent, et d'une fluxion sur tout le visage et la tête, par l'usage des fumigations, fut atteinte d'une leucorrhée qui dura environ deux mois; les narines étaient sè-

ches; l'enfant y éprouvait une ardeur et un prurit qui l'obligeaient à y porter fréquemment les doigts. *Schneider*, qui a donné un long traité sur les catarrhes, a remarqué que les fleurs blanches succédaient fréquemment au coryza supprimé. *Raulin* a vu des fleurs blanches être la suite de la diminution ou de la suppression d'expectorations séreuses anciennes et très-abondantes.

IV^e^. OBSERVATION.

Je fus demandé par M^me^ ....., pour donner des soins à sa fille, âgée de six semaines ; elle était dans l'état suivant : ventre gros et tendu, grande chaleur dans la région épigastrique, sensibilité de l'estomac au toucher, fièvre, langue rouge, envies de vomir, vomissemens, diarrhée verte, insomnie, cris plaintifs jour et nuit, gonflement et boursoufflement des paupières, qui se contractaient avec une telle force qu'on avait beaucoup de peine à les entr'ouvrir. Les bords libres des paupières laissaient échapper une matière purulente qui, en contact avec la peau, la faisait gercer. Les conjonctives étaient le siége d'une inflammation très-intense : elles présentaient une rougeur très-vive, accompagnée d'un épiphora continuel. Cette petite fille était allaitée par sa mère, qui avait tous les caractères extérieurs des tempéramens scrophuleux. Je prescrivis à l'enfant deux sangsues sur le creux de l'estomac, dans la pensée où j'étais que l'ophthalmie n'était qu'une maladie secondaire, et dépendant de la phlegmasie de la muqueuse gastro-intestinale. Des cataplasmes de farine de graine de lin furent appliqués sur le ventre, des boissons adoucissantes furent administrées. L'enfant fut privé du sein de sa mère, qui, plusieurs fois, avait eu des douleurs de poitrine et des crachemens de sang. Il prenait aussi des pédiluves et des manuluves. Plusieurs fois par jour, les yeux de la petite furent lavés avec une décoction de laitue : au bout de quelques jours de ce traitement, les accidens du côté du ventre disparurent. Il restait encore l'ophthalmie, qui, quoique ayant sensiblement diminué, persistait cependant encore. Des vésicatoires

derrière chaque oreille furent appliqués, mais sans succès; des bains savonneux (une once pour un bain) furent donnés. J'allais recourir à d'autres moyens usités en pareil cas, lorsque la maladie disparut brusquement et comme par enchantement. Un écoulement de matière blanchâtre, qui sortait de la vulve, l'avait remplacée. Une nourrice bien portante et d'une bonne constitution fut donnée à la petite fille, dont la santé s'améliora de jour en jour : quelques bains d'eau de son que je conseillai, joints à l'habitation de la campagne et à l'air pur que l'on y respire, firent cesser en peu de jours l'incommodité dont elle était atteinte.

Les indications que présente le traitement de cette phlegmasie sont très-faciles à remplir : quand la leucorrhée arrive à l'occasion d'une évacuation habituelle supprimée, ou d'une maladie qui a cessé à l'apparition de l'écoulement, il faut rappeler ou l'évacuation ou la maladie, toutes les fois que ces causes sont elles-mêmes moins graves que la leucorrhée. Dans le cas contraire, lorsqu'elle est survenue à la suite d'une maladie grave, dont elle a favorisé l'heureuse terminaison, il faut l'entretenir pendant quelque temps, et ensuite la guérir avec beaucoup de prudence et en prenant des précautions.

La cinquième espèce est celle qui est déterminée par l'ingestion de certains alimens ou de certaines boissons.

Stahl a vu des jeunes personnes qui n'avaient pas eu des flueurs blanches depuis long-temps, et qui en eurent après avoir pris du lait.

Le docteur *Lagneau* (*Dictionnaire des sciences médicales*) dit que le café au lait, qui est d'un usage si général en France, donne souvent lieu à la leucorrhée. « J'ai vu, dit-il, un grand nombre de femmes et de jeunes filles qui, ayant renoncé à en prendre, d'après mes conseils, ont été très-promptement débarrassées de cette dégoûtante incommodité. Il est à remarquer, ajoute-t-il, qu'elles se permettaient impunément de prendre, mais séparément et à des heures un peu éloignées, du lait pur et du café à l'eau; le mélange seul des deux liquides paraissait avoir la propriété d'augmenter la sécrétion utéro-vaginale.

Symptômes communs aux leucorrhées.

On observe un écoulement par lequel le linge est taché; l'humeur qui sort de la vulve est d'une couleur, d'une consistance et d'une quantité variables : il y a de la chaleur, du gonflement dans les parties externes de la génération, et une douleur plus ou moins vive pendant l'émission de l'urine; il survient quelquefois une excoriation aux grandes lèvres; cette excoriation est le plus souvent due à l'écoulement muqueux, qui, devenant âcre et irritant, a une action spéciale sur la peau très-fine qui tapisse les grandes lèvres, et les ulcère. Quelquefois ces phénomènes ne se bornent point à l'affection locale; ils réagissent alors sur tout l'organisme : de là la fièvre, la perte d'appétit, les envies de vomir chez les enfans.

Smyptômes propres aux leuchorrées aiguës.

Marche régulière des symptômes ; tendance vers la guérison, qui a souvent lieu au bout de quelques jours, par une terminaison spontanée ou par des secours bien dirigés.

Symptômes propres aux leucorrhées chroniques.

La leucorrhée chronique n'offre ni périodes, ni régularité dans sa marche, ni temps limité pour sa durée ; elle est souvent intermittente ; nulle tendance vers la guérison, qui se fait quelquefois longtemps attendre.

Diagnostic.

On sent combien il est important de distinguer les différentes espèces de leucorrhées entre elles, puisque le traitement est subordonné à la connaissance de chacune d'elles : on devra se baser et s'appuyer, pour l'établir d'une manière certaine, sur les circonstances

qui ont précédé la maladie, sur la cause ou les causes qui ont pu y donner lieu, sur la constitution de l'individu, enfin sur les signes présens fournis par la phlegmasie, et que nous avons énumérés en décrivant chaque espèce.

Prognostic.

Le prognostic qu'on doit porter sur cet écoulement varie suivant son espèce, ses causes, son ancienneté, son état de simplicité ou de complication. La leucorrhée accidentelle ou de cause externe cède facilement au traitement le plus simple. Un écoulement constitutionnel tenant à une disposition héréditaire, et existant chez un individu faible, est souvent rebelle aux moyens les plus appropriés, et persiste souvent fort long-temps. On voit quelquefois les écoulemens se terminer à l'époque de la puberté. *Hunter* raconte qu'une fille de dix ans avait des flueurs blanches pour lesquelles on lui avait fait prendre en vain beaucoup de remèdes. Les règles parurent à douze ans, et les flueurs blanches cessèrent de couler. Une demoiselle eut, dès l'âge de sept ans, des flueurs blanches qui résistèrent à toutes sortes de moyens, jusqu'à sa dix-septième année, où l'éruption tardive des menstrues fit entièrement disparaître la maladie.

TRAITEMENT.

Il se divise en prophylactique ou préservatif, et en curatif.

Il convient de soustraire de bonne heure les jeunes filles aux influences affaiblissantes de l'humidité et de la chaleur réunies; de les placer dans des habitations saines et bien exposées; de les fortifier d'ailleurs par une vie active et des exercices convenables à leur âge. Il n'est pas moins nécessaire de surveiller de près celles d'entre elles qu'une vive sensibilité, les mauvais exemples ou des désirs précoces, portent souvent à des manœuvres dangereuses, dont les effets sont d'entretenir une irritation permanente sur des parties naturellement très-irritables.

Traitement curatif.

Le repos, les boissons adoucissantes et délayantes, quelques bains, suffisent ordinairement pour amener la guérison de la maladie, lorsqu'elle est due à une cause externe. Si l'inflammation est vive et douloureuse, si les urines coulent avec difficulté, s'il y a de la chaleur et de la fièvre, alors il faut recourir au traitement antiphlogistique, qui se compose de saignées locales, de bains de siége, de boissons émollientes légèrement diurétiques. Si cet écoulement survient à la suite d'un exutoire supprimé, il faut alors s'empresser de le rétablir, et plus tard le supprimer, en prenant quelques précautions. Si la leucorrhée est constitutionnelle, c'est alors que tout le traitement doit avoir pour but d'améliorer la constitution détériorée des malades, de les éloigner des causes sans cesse agissantes qui y ont donné lieu, et qui tendent à l'entretenir. Il faut, avant toute chose, si cela est possible, envoyer les jeunes filles à la campagne, leur faire respirer un air pur et sec, et leur faire faire un exercice modéré.

Il faut seconder ces moyens d'un régime alimentaire substantiel et fortifiant. Les matières animales bouillies ou rôties, les œufs frais et le vin, doivent faire la base de ce régime. Les boissons légèrement toniques, les bains excitans, salés, sulfureux et savonneux, les médicamens appelés antiscorbutiques, sont encore d'un grand secours pour guérir cette affection.

PROPOSITIONS.

I.

La saignée est quelquefois employée comme moyen explorateur.

II.

Les saignées très-larges et poussées jusqu'à la syncope sont très-efficaces, dans certaines maladies, pour enrayer leur marche et les faire avorter.

III.

Les vésicatoires réussissent mieux après les émissions sanguines et lorsque la fièvre est tombée.

IV.

Les fièvres cérébrales, chez les enfans, sont presque toutes dépendantes d'une lésion qui a eu primitivement son siége dans un des viscères contenus dans l'abdomen.

V.

La fréquence, la petitesse, la concentration du pouls, à la suite d'accouchemens, soit simples, soit laborieux, sont un indice presque certain de l'imminence de la péritonite.

VI.

Le tartre stibié donné avec circonspection et dans certaines circonstances, dès le début d'une péritonite, est un moyen très-efficace pour arrêter la maladie.